

Le cercle se refermera-t-il? Incliner vers la foi au mystère de la résurrection

Conférence principale
Assemblée 2017 de la LCWR
9 août 2017

par le professeur Christopher Pramuk

I/ J'avais huit ou neuf ans quand la musique m'ouvrit un univers merveilleux ; l'étude du piano fut l'initiation à un monde chargé de mystère, le mystère de Dieu. Notre piano vivait au sous-sol. J'avais peur de ce sous-sol. Chaque après-midi, consciencieusement, mais non sans une certaine réticence, je descendais les marches en tâtant dans l'obscurité jusqu'à ce que ma main trouve la petite lampe posée sur le dessus de l'instrument. En tournant l'interrupteur, le vieux clavier s'éclairait. Ces moments de soulagement et de silence quand je prenais place sur le tabouret étaient presque magiques. Les monstres s'évanouissaient, je pouvais respirer. En jouant les premiers accords, en sentant les marteaux frapper les cordes et vibrer en moi, j'avais l'impression de me dissoudre dans le son ; vraiment, je n'avais plus conscience de moi-même comme d'un être séparé, d'un observateur distant. Le jeu de la musique semblait tour à tour se saisir de mon souffle et me le rendre. Le temps se dissolvait, il touchait à l'éternel. J'étais bien vivant, et la musique m'enseignait que cette vie, cette existence, regorge de lumière et de grâce. Mais il y avait l'obscurité, et quelque prémonition aussi, à mesure que j'apprenais à improviser et que j'explorais les modes mineurs et la dissonance, comme si le piano voulait m'apprendre la vigilance et l'art du discernement. Attention : la vie se présentera à toi sous tant de modes et de couleurs disparates !

Je comprends aujourd'hui que le piano était pour moi une sorte de refuge. En disant refuge, je ne parle pas de fuite, mais plutôt de l'endroit où nous nous retirons pour trouver notre centre. Le bouddhisme propose de « chercher refuge » dans les vœux : ce n'est pas une fuite, mais un engagement, une discipline, un ensemble de pratiques incarnées qui façonnent notre façon d'être au monde ; pour les Juifs, les rituels du sabbat ; pour les musulmans, l'appel à la prière qui rythme la journée ; pour bien des catholiques, la messe et les temps de l'année liturgique ; pour certains, ce sera le jardinage, la cuisine, la marche en forêt, la peinture ; pour moi, ce fut, et c'est toujours le piano. Je me rappelle souvent ce moment où, enfant, j'entendais mon père m'appeler pour le dîner du haut de l'escalier ; j'arrêtais de jouer, je prenais une profonde respiration et je murmurais dans le silence du sous-sol : merci. Qui je m'imaginai remercier, à neuf ans, je ne saurais trop dire, mais j'ai toujours senti, et je sens toujours une présence « palpable » au piano, « quelque chose », « quelqu'un » d'autre que moi, qui se lève du piano avec moi et qui porte mon esprit vers les rythmes de la journée.

Mais la musique me réservait encore un autre cadeau, quelque chose que je n'aurais jamais pu imaginer à l'époque. Elle allait m'initier au sens d'une communauté beaucoup plus grande que moi : j'allais me découvrir inscrit dans une communion

beaucoup plus cachée, mais non moins puissante, que ce qui reposait à la surface des choses, une communauté des vivants et des morts.

À l'été 1988, jeune diplômé universitaire de 23 ans, je fis mes bagages et quittai ma ville natale de Lexington (Kentucky) pour aller étudier la musique dans une petite université bouddhiste, l'Institut Naropa (aujourd'hui l'Université Naropa) à Boulder (Colorado). C'était là une décision insolite. J'avais une majeure en études pré-médicales et en psychologie de l'Université du Kentucky ; j'avais passé les tests MCAT et j'étais prêt à solliciter mon admission en médecine. Je peux vous dire, en tout cas, que mes parents étaient plutôt inquiets de voir partir leur grand garçon, catholique, étudier dans une faculté bouddhiste à Boulder (CO). Mais quelque chose en moi n'était pas résolu : le désir d'étudier la musique ne s'était pas estompé. (J'ouvre une parenthèse pour vous dire que, quelques années plus tard, j'allais rencontrer et épouser une étudiante en pré-médecine, aujourd'hui pédiatre – si bien qu'à nous deux, nous couvrons assez bien les arts et les sciences.) Je vois mieux maintenant que ma décision d'approfondir la musique était une forme inconsciente d'abandon aux mouvements cachés de la grâce ; il me semble bien que Dieu cherchait à éveiller en moi un désir particulier, mais je ne savais pas du tout où cela me pourrait me conduire.

Un de mes premiers cours à Naropa fut un « tour de force » intitulé « Construire une communauté vocale ». Il était donné par une professeure invitée, le Dr Ysaye Barnwell, membre de longue date du chœur afro-américain exclusivement féminin *Sweet Honey in the Rock*. Pendant deux semaines, le Dr Barnwell a guidé sa cinquantaine d'étudiants dans une traversée stupéfiante de la tradition des *spirituals* afro-américains et de leur terrible beauté. C'est une chose de parler de *race* et de relations interraciales dans le monde universitaire, dans la société et dans l'église. C'est tout autre chose d'accompagner une grande artiste et une conteuse envoûtante qui vous fait plonger tête première dans le fleuve profond de la souffrance, de la résistance et de la grâce noires. C'est dans ce cours, et d'abord chez le Dr Barnwell, que j'ai pour la première fois rencontré le Christ dont le visage se trouve être noir et qui continue de vivre (et de mourir) au creux des souvenirs dangereux de la communauté afro-américaine. Je n'oublierai jamais la puissance obsédante de la voix du Dr Barnwell ; je ressens encore l'émotion de notre dernier concert, quand nous avons animé toute la communauté du campus en chantant et en célébrant la tradition que nous venions à peine de découvrir ensemble.

Thomas Merton a fait remarquer que les Psaumes ont un certain avantage sur le Nouveau Testament parce que nous les *chantons*, ce qui nous rend vulnérables au texte poétique beaucoup plus qu'à la simple lecture ou à l'écoute passive d'un récit évangélique. En chantant les Psaumes, dit Merton, « nous nous exposons, telles des cibles que le feu du ciel peut frapper et consumer ». J'ai découvert qu'on peut dire la même chose des *spirituals*. Noir ou blanc, jaune ou brun, riche ou pauvre, saint ou pécheur, vous n'échappez pas à la force entêtante des *spirituals*. Par ailleurs, en les chantant ensemble, nous nous exposons *les uns aux autres* comme nous n'aurions jamais osé en prendre le risque. Y a-t-il rien qui rende plus vulnérable et plus fort que de

chanter côte à côte et à pleine voix? Chantez « *I'll Fly Away*¹ » entouré de 5, 10, 40 ou 50 autres chanteurs, et vous commencez à y croire : joyeusement, sans préavis, le chant vous entre dans la moelle. En y repensant, je peux dire que ce n'est qu'après avoir été initié aux *spirituals* que j'ai cessé de voir dans la résurrection de la chair une notion abstraite. Bien plus, dans le creuset de pareilles expériences, la question ingénue que se pose toute jeune personne – « qui suis-je ? » – devient une nouvelle question, plus belle et plus fondamentale : « à qui est-ce que j'appartiens ? » Le « je » de la jeunesse cède le pas peu à peu à un « nous » plus vaste. En nous ouvrant les uns aux autres, nous devenons, pour ainsi dire, *ce que nous sommes déjà* aux yeux de Dieu : des ressuscités, la communauté des bien-aimés, une Création nouvelle. Pas étonnant que la musique de l'église noire ait été au cœur du Mouvement pour les droits civiques.

II/ Dans un merveilleux petit livre intitulé *Music and Theology*, Don Saliers, théologien et musicologue de l'université Emory, explore comment le fait de chanter face à l'oppression « devient un acte politique de résistance aux idoles et un appel prophétique à changer l'ordre des choses ». Voici comment Saliers décrit les *negro spirituals* :

Cette musique jaillit de la lutte, de la douleur et du courage face à d'énormes épreuves économiques et sociales. [Nés de la foi biblique, ce sont des chants] de protestation et d'affirmation... qui « émeuvent l'âme » et donc le corps social. C'est le son de la théologie politique... Plus encore que les paroles, la force des mélodies et la façon dont le corps entier de la communauté chantait le texte faisaient retentir la profondeur de la passion religieuse de cette théologie.

Pour les croyants, la musique elle-même « devient une action théologique », dit Saliers en ce qu'elle galvanise notre liberté dans la résistance aux faux dieux de notre culture. En termes théologiques, nous pourrions dire que les paroles —*We shall not be / we shall not be moved*²— deviennent quand nous les chantons ensemble comme des *sacraments*, les instruments de la présence réelle d'un peuple en pèlerinage dans l'histoire. Notre pathos fait un avec le pathos de Dieu, avec le cri de Dieu pour la justice, le rêve de Dieu pour le monde.

Mais je dois avouer que les *spirituals* qui hantent le plus mon imagination semblent beaucoup moins assurés : ces chants nous font traverser la vallée de l'ombre de la mort et nous y maintiennent en ne nous concédant qu'une faible lueur d'encouragement ou d'espérance.

¹ Je m'envolerai

² On ne nous fera pas bouger

a/ "I wanna die easy when I die . . . shout salvation as I rise / I wanna die easy when I die / when I die." "Wade in the water . . . / God's gonna trouble the water..." "Sometimes I feel like a motherless child . . . a long way from home³."

b/ "Soon I will be done / with the troubles of the world . . . No more weepin' and a wailin' . . . I wanna' see my mother⁴ . . . [analyse – passage du majeur au mineur]

Dans les premières pages de son extraordinaire témoignage sur l'esclavage, Frederick Douglass raconte qu'il entend ses compagnons chanter en traversant les bois qui séparent les champs du domaine : « ils font résonner la densité de ces vieilles forêts de l'âpreté de leurs chants, exprimant à la fois la joie la plus vive et la tristesse la plus profonde. » « Chaque note plaidait contre l'esclavage, continue-t-il, et faisait monter vers Dieu une prière pour qu'il les délivre de leurs chaînes. L'écoute de ces notes sauvages ne manquait pas de me déprimer et de me plonger dans une ineffable tristesse. J'ai souvent fondu en larmes en les entendant. » Quelle est la source du souvenir et de l'expérience humaine d'où sont nés ces chants?

Quelques pages plus tôt, Douglass a dit se rappeler vaguement que sa mère venait le bercer au milieu de la nuit quand il était tout petit, quitte à courir les pires dangers. Elle avait été séparée de son enfant et vendue à une autre plantation, à une vingtaine de kilomètres de là : si elle n'était pas « dans les champs au lever du soleil », elle risquait d'être fouettée cruellement. Elle venait quand même. « Je ne me rappelle pas avoir vu ma mère à la lumière du jour. Elle était là la nuit. Elle se couchait avec moi pour me faire dormir et partait bien avant mon réveil. Nous avons très peu communiqué. La mort mit bientôt un terme au peu de contact que nous pouvions avoir et, du même coup, à ses épreuves et à sa souffrance. » Le jeune Frederick n'avait que sept ans quand sa mère tomba gravement malade, mais on lui interdit d'aller la voir, et il « reçut la nouvelle de sa mort, dit-il, avec à peu près autant d'émotion que j'en aurais éprouvée pour un étranger ». Néanmoins, le souvenir de ces visites nocturnes s'était gravé dans sa conscience et dans sa chair, semble-t-il. « Disparue » de l'histoire des États-Unis, néant anonyme de notre conscience nationale, la mère de Douglass n'en est pas moins *présente!* Pourquoi chercher une vivante parmi les morts? Elle n'est pas « là », elle est ici, convoquée par Dieu parmi les vivants. Et convoquée par nous aussi quand nous lui faisons une place dans notre conscience, quand avec Douglass nous lui donnons un nom, pour arracher sa vie, sa dignité sacrée, à l'anonymat.

Prêtez attention à la structure narrative d'un de mes *spirituals* préférés. Voyez comment il nous transporte sur la frontière déstabilisante entre la vie et la mort, entre le deuil et la communion mystérieuse avec les morts, tandis que le narrateur voit passer le corbillard qui transporte le corps de sa mère, Et, de grâce, si vous connaissez ce chant, unissez-vous à moi pour le refrain:

c/ « Will the Circle be Unbroken⁵ »

³ Je veux mourir doucement quand ce sera l'heure... hurler le salut en ressuscitant /je veux mourir doucement quand ce sera l'heure. Reste dans l'eau... Dieu veut la faire frémir. Je me sens parfois comme un orphelin... loin de son foyer.

⁴ J'en aurai bientôt fini des problèmes de ce monde... Plus de larmes et plus gémissements... Je veux voir ma mère.

⁵ Le cercle se refermera-t-il?

Dans son ouvrage classique de 1903, *The Souls of Black Folk*, W. E. B. Du Bois consacre tout un chapitre à ce qu'il appelle les « chants de la douleur ». Les écouter, écrit-il, c'est contempler « la plus belle formulation de l'expérience humaine de ce côté-ci de l'océan ». Quoique « négligés », « à demi méprisés » et « constamment incompris », les *spirituals*, affirme Du Bois, demeurent « le plus grand legs du peuple nègre » à la nation.

À travers toute la douleur des chants de la douleur soufflent une espérance, une foi en la justice ultime des choses. Les cadences mineures du désespoir se changent souvent en triomphe et en sereine confiance. Tantôt, c'est la foi en la vie, tantôt la foi en la mort, tantôt l'assurance d'une justice sans limites dans quelque au-delà. Mais quoi que ce soit, le sens est toujours clair : un jour, quelque part, les hommes jugeront les hommes à leur âme et non à leur peau. Cet espoir est-il justifié ? Les chants de la douleur sonnent-ils juste ?

Le cercle se refermera-t-il ? Les chants de la douleur sonnent-ils juste ? Osons-nous imaginer que notre travail pour la justice et la paix ne sera pas vain ? Osons-nous rêver d'un monde de vie par-delà la tombe ?

Il y a quelque deux mille ans, une question semblable a été posée à des femmes dans un jardin hors les murs de Jérusalem. Des amies de Jésus étaient venues au lever du jour oindre son corps d'huiles et d'aromates conformément à la coutume juive. (Les récits divergent. Luc nomme Marie-Madeleine, Marie la mère de Jacques, Jeanne, et « d'autres avec elles » ; Marc cite Marie-Madeleine, Marie la mère de Jacques et Salomé ; Matthieu mentionne les deux Marie ; et Jean ne parle que de Marie-Madeleine, mais on ne voit pas clairement si elle est seule.) Or en arrivant au tombeau, elles sont bouleversées : la pierre a été roulée et le corps de Jésus a disparu. Et voici qu'apparaissent « deux hommes aux vêtements de lumière » qui leur demandent : « pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? » Visitez un cimetière, restez-y un moment et observez les personnes qui s'attardent parmi les pierres tombales. Qu'est-ce qui les attire là ? La présence de l'être cher persiste-t-elle après la mort ? Pourquoi cherchons-nous les vivants parmi les morts ? La question elle-même semble tourner en dérision quiconque invoquerait cet espoir irrationnel. « *Ils ne sont pas là* », clame la voix de la raison. « Ils ne sont *nulle part*. » (On songe aux Apôtres levant le nez sur les propos des femmes qui affirmaient que Jésus était ressuscité.) Mais le cœur touché par le bien-aimé insiste : « ils *sont* là. Je ne peux ni voir ni toucher leur corps, c'est vrai. Je peux sentir leur présence. »

Dire que les morts ne sont pas là, dans le sol où ils ont été ensevelis, ce pourrait être dire du même souffle qu'ils sont *ici* : il faut seulement savoir où regarder et comment écouter. Fermez les yeux, plongez dans le silence et écoutez. La terre elle-même se rappelle, les anciennes forêts retentissent de leurs chants, exprimant notre joie la plus vive, notre tristesse la plus profonde. Regardez, les arbres murmurent, le cercle *se referme*, les chants de la douleur sonnent juste.

Et j'ai fini par comprendre pourquoi les chants des esclaves arrivent si bien à galvaniser le courage des gens face au racisme, à la haine et à la violence systématiques : la façon dont ces chants *inclinent vers le mystère de la foi à la résurrection* éveille dans la

communauté croyante la conviction farouche que nos combats et nos espoirs n'auront pas été vains. Fût-ce le temps d'un chant, chanter les *spirituals*, c'est ressentir, faire l'expérience de la puissance de la résurrection. Vous avez là le son d'une théologie politique à la fois mystique et contemplative dans ses racines les plus profondes. Chanter les morts oubliés, c'est leur insuffler de nouveau la vie en puisant aux sources de notre créativité, de notre engagement, de notre espérance. Ils ne sont pas « là ». Ils sont ici, avec nous. Ils *sont* nous. J'ai commencé à comprendre ce qu'écrit Fumi Tosu, du mouvement *Catholic Worker* : « un peuple qui n'a pas plus peur de la mort est un peuple qui ne se soumettra plus à l'oppression ».

III/ Je voudrais partager avec vous un autre chant, si vous me le permettez, un chant de la douleur contemporaine, une sorte de *spiritual* postmoderne qui parle avec force des souffrances actuelles de notre monde.

« *Mothers of the Disappeared* » [Les mères des disparus] est la dernière piste de l'album *The Joshua Tree* [L'arbre de Josué] lancé en 1987 par le groupe rock irlandais U2. Née des expériences du chanteur Bono qui avait voyagé au Nicaragua et au Salvador en 1986 à l'époque de la guerre civile, la chanson est un « hymne aux droits de l'homme » et une « simple plainte d'une beauté et d'une tristesse stupéfiantes ». Pour moi, cette chanson entre en résonance avec la mémoire et l'espérance qu'on trouve dans les récits évangéliques des apparitions de Jésus à ses amis; elle incline vers le mystère de la foi à la résurrection et ose le faire du point de vue des mères qui se tiennent de ce côté du voile, se souviennent de ceux qu'elles ont aimés et demandent justice.

Midnight, our sons and daughters / Were cut down and taken from us.
Hear their heartbeat / We hear their heartbeat.
In the wind we hear their laughter / In the rain we see their tears.
Hear their heartbeat, we hear their heartbeat.
Night hangs like a prisoner / Stretched over black and blue.
Hear their heartbeats / We hear their heartbeats.
In the trees our sons stand naked / Through the walls our daughters cry
See their tears in the rainfall⁶.

Remarquez le croisement de la présence et de l'absence, le témoignage de foi filtré par la douleur des mères – nous entendons battre leurs cœurs – et, tout de suite, l'ordre implicite : écoutez battre leurs cœurs.

⁶ Minuit, nos fils et nos filles / ont été battus, nous ont été pris
Écoutez battre leurs cœurs / Nous entendons battre leurs cœurs.
Dans le vent, nous percevons leurs rires / Sous la pluie, nous voyons leurs larmes
Écoutez battre leurs cœurs / Nous entendons battre leurs cœurs.
La nuit s'étend comme un prisonnier / Gisant meurtri, couvert de bleus
Écoutez battre leurs cœurs / Nous entendons battre leurs cœurs.
Dans les arbres, nos fils se tiennent nus / À travers les murs, nos filles pleurent
Voyez leurs larmes sous la pluie.

En 1998, pour interpréter cette chanson à la télévision chilienne, U2 a fait monter sur scène *Las Madres*, chacune portant une photo de ses proches disparus. Au milieu de la chanson, Bono s'est adressé directement au président Augusto Pinochet: « Rendez les morts aux vivants. S'il vous plaît, Général Pinochet, dites à ces femmes où se trouvent les restes de leurs fils et de leurs filles. » J'estime que, réellement, U2 a déjà plusieurs fois « rendu les morts aux vivants » en enregistrant cette chanson et en l'interprétant sur scène. Doit-on parler de « performance » à propos de « *Mothers of the Disappeared* »; le mot « liturgie » convient beaucoup mieux, car on pense spontanément à ces moments ineffables à la messe ou à la liturgie du Vendredi saint quand l'assemblée entonne ce grand *spiritual* « *Were You There When They Crucified My Lord?* », convoquant du coup en présence des vivants toutes les personnes unies au Christ dans sa souffrance. Par notre commémoration, elles sont *¡Presentes!* Mais plus encore, et je frémis de le dire, leur présence nous rend imputables, nous les vivants, de ce que nous avons fait et de ce que nous n'avons pas fait. La pluie de leurs larmes tambourine sur nos toits. Leurs corps habitent les arbres de la forêt. Non pour suggérer que nous restons à jamais prisonniers d'un passé sanglant impossible à racheter, mais parce que le passé, que nous avons beau essayer de faire disparaître, n'est jamais réellement passé : il est toujours contenu de quelque façon dans le présent, comme le corps des défunts qui s'assimile à la terre.

Il est *politiquement* dangereux de suggérer que les morts restent avec nous précisément parce que cela contrecarre tout pouvoir terrestre qui met son espoir – espoir idolâtre – dans l'élimination, la « disparition » de toute opposition. Il faut dire, en fait, que le témoignage des Mères de disparus, en tant que *mères* précisément, ne peut être nié, et surtout pas par les puissances et les principautés de ce monde. Comme le lien entre Frederick Douglass et sa mère, leur souvenir, est un lien dans la chair et les os, la poitrine et le sein maternel, qu'aucun général et aucune salle de torture ne peuvent dérober. Bono n'exagérerait pas quand il disait des Mères des disparus que la classe dirigeante en Amérique latine en avait peur. Incliner vers la foi au mystère de la résurrection, comme les *Madres*, comme les femmes au tombeau vide, c'est suivre notre intuition la plus profonde ; c'est ainsi que la nuit cède la place à l'aube, que la vie se répercute par delà la mort et que l'amour survivra à toute puissance terrestre qui prétendrait l'étouffer.

L'espérance chrétienne a toujours été une espérance eschatologique ; nos prières et nos chants, les rythmes de l'année liturgique, le rassemblement autour de la table eucharistique, tout cela nous plonge dans ces espaces liminaux entre la vie et la mort, la présence et l'absence, la solitude et la solidarité. Quand Jésus dit : faites ceci en mémoire de moi, et que nous qui sommes ses compagnons partageons le pain rompu autour de la table (son corps brisé), que nous buvons ensemble à coupe de vin (son sang versé), nous recevons vraiment un avant-goût, dans le mystère, d'une gloire cachée et qui reste à venir. Le Messie est le rédempteur de *l'histoire* : pas un ange désincarné, mais un être humain de chair et de sang, dont la présence apaise les tempêtes nées de tous les enfers terrestres et dont l'amour miséricordieux fait que les vivants ne se trouvent pas parmi les morts. « Écoutez battre leurs cœurs. Nous entendons battre leurs cœurs. »

⁷ Où étiez-vous quand ils ont crucifié mon Seigneur?

Tel est notre refuge ; il n'a rien d'une fuite dans l'imaginaire ou d'un rêve fabuleux sans base crédible dans la réalité ; au contraire, le miracle de la vie qui brise les chaînes du péché et de la mort s'enracine dans notre identité la plus profonde de peuple croyant : c'est là que nous trouvons notre centre et notre force, en particulier lorsque la voie devant nous semble fragile et incertaine. Nous nous tenons sous une nuée de témoins, apparentés à toutes ces choses en Dieu que nous pouvons revendiquer avec une certaine assurance, non pas que nous disposions de pouvoirs de clairvoyance, encore moins d'une vision politique utopiste qui nous rendrait notre grandeur, pour construire une société parfaite de loi et d'ordre, un monde purifié du chaos et de la corruption. Au contraire, le souvenir et l'espérance que nous portons sont dignes de foi parce nous avons appris à connaître intimement, dans le Christ, un Dieu dont l'amour renverse le pouvoir du péché et de la mort, de sorte que nous pouvons oser vivre d'une espérance que la raison et la logique jugeraient impossible.

IV/ Il importe enfin de voir clairement et lucidement la vulnérabilité que comporte le fait de vivre de cette vision d'un avenir qu'on ne peut pas encore apercevoir, d'aimer et de guider les autres dans ces espaces liminaux entre la vie et la mort, entre ce qui est et ce qui est encore possible.

Quand Martin Luther King, Jr. a donné ce qui allait être son dernier discours dans une église bondée de Memphis, il a parlé des injustices subies par les éboueurs de la ville. Mais si vous vous rappelez bien, le docteur King a largement débordé la situation politique à Memphis, ce soir-là, pour parler de sa propre mort, du caractère incontournable de sa propre mortalité. Le Rév. Samuel Kyles, qui était à quelques pieds de King pour l'écouter, le rappelait récemment dans une interview : « il avait reçu tellement de menaces de mort, surtout depuis qu'il avait dénoncé la guerre au Vietnam. Mais ce soir-là, il a parlé de la mort comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps. » Pour Kyles, King « a prêché [ce soir-là] pour surmonter en lui-même la peur de la mort. Il s'en est purgé. Il l'a carrément affrontée. Et nous étions là à l'écouter. Peut-être savait-il quelque chose que nous ne savions pas ? »

Comme tout le monde, je voudrais vivre longtemps. La longévité a sa place. Mais je ne m'en soucie pas aujourd'hui. Tout ce que je veux, c'est faire la volonté de Dieu. Et Dieu m'a permis de gravir la montagne. Et j'ai regardé. Et j'ai vu la Terre promise. Il se peut que je n'y entre pas avec vous. Mais je veux que vous sachiez, ce soir, que le peuple que nous sommes va entrer dans la Terre promise!

King a terminé son sermon dans un état second : l'assemblée le soulevait par ses cris d'encouragement et d'action de grâce tandis qu'il descendait de la tribune. Le Rév. Kyles se souvient : « nous étions plusieurs adultes à avoir les larmes aux yeux. Nous ne savions pas pourquoi nous pleurons. Nous ne pouvions pas savoir que ce serait son dernier discours. »

Que savait King que nous ne savions pas ? Que pouvait-il voir que nous ne pouvions voir ? Et est-ce le fait qu'il avait surmonté la peur de la mort qui fit de lui, aux yeux des puissances politiques, « le nègre le plus dangereux » aux États-Unis ? Debout sur la faille entre l'espérance et le désespoir, peut-être King pouvait-il apercevoir et

ressentir quelque chose de ce qu'éprouvaient les esclaves quand ils se réunissaient au cœur de la nuit dans le silence de la forêt : regardez profondément la « présence du moment » et ce que vous verrez, ce ne sont pas les ruines d'un passé éclaté, mais l'annonce de la réintégration d'un monde brisé. Voilà le paradoxe distinctif au cœur du christianisme : notre foi à la vie et à l'au-delà de la mort galvanise notre courage et nous pousse à travailler pour la justice ici-bas. Le théologien jésuite Jon Sobrino confesse : « Dieu a ressuscité un crucifié et depuis lors, il y a de l'espoir pour les crucifiés. »

Je pense ici à S. Dorothy Stang, assassinée en 2005 pour avoir défendu les indigènes du Brésil et pour avoir osé protéger la Terre contre les ravages du surdéveloppement. Elle le faisait depuis 40 ans, bien avant que le pape François n'appelle publiquement l'Église catholique à se porter à la défense de notre maison commune. Je pense aux moines trappistes de Tibhirine, enlevés et exécutés en 1996 dans une Algérie déchirée par la guerre civile, qui avaient choisi de rester avec leurs voisins musulmans assiégés en dépit du fait qu'ils s'exposaient ainsi presque certainement au martyre. Je pense aux quatre Missionnaires de la Charité tuées au Yémen, le 4 mars de l'année dernière, avec 12 autres victimes dans le foyer qu'elles partageaient avec des personnes âgées et infirmes. Comme les moines de Tibhirine, longtemps après qu'une majorité d'étrangers eurent quitté le pays, elles ont choisi de rester pour y poursuivre leur ministère. Je pense à S. Paula Merrill et à S. Margaret Held, tuées dans leur résidence à Durant (Mississippi), en août de l'année dernière et dont on a retrouvé les corps quand leurs collaborateurs se sont inquiétés de leur absence à la clinique où elles travaillaient. Je pense à leurs congrégations respectives, les Sœurs de la Charité de Nazareth et les Sœurs des Écoles de Saint-François de Milwaukee, qui ont publié un communiqué commun pour célébrer la vie de leurs compagnes, « femmes de foi et de compassion », et renouveler leur engagement pour la vie et pour l'abolition de la peine capitale. « Prions pour toutes les personnes en cause », disaient-elles.

Je pense à S. Helen Prejean qui, en avril de cette année, unissait sa voix à celles de tous ceux et celles qui s'efforcent de mettre un terme à ce qu'un journaliste a appelé « l'horreur banale » des exécutions dans l'État de l'Arkansas : S. Helen, qui continue de reprocher à une nation au cœur dur non seulement les contradictions internes de la peine capitale, mais aussi le lien qui rattache cette pratique à celles de l'esclavage, de la ségrégation et du racisme institutionnalisé ; et le fait que la religion ait été utilisée pour autoriser le meurtre au nom de Dieu. « Regardez les courbes, dit-elle. La *Bible Belt* [ceinture de la Bible] et la ceinture de la mort ne font qu'un. » Quand on lui a demandé en interview comment elle compose avec le traumatisme de la mort, S. Helen a répondu : « que pouvez-vous faire de votre deuil ? Que pouvez-vous faire quand vous comprenez tout cela est profondément injuste et que des personnes sont exécutées parce qu'elles sont pauvres et qu'elles sont sans recours ? Vous prenez toute cette indignation, cette douleur et cette tristesse, et vous travaillez pour la justice afin que d'autres êtres humains n'aient pas à subir la même chose. » Voilà, pour moi, le son de la théologie politique. Elle fait écho au pathos des *spirituals* : le chant, la prière et l'action pour la justice dans le monde, qui traduisent l'émerveillement, la résistance et l'espérance. C'est ce que Thomas Merton – citant Julienne de Norwich – appelle la sagesse, le cœur même

de la foi chrétienne : vivre dans la fidélité et avec tendresse au milieu des contradictions de notre temps, sans nous laisser accabler ou définir par elles.

Évidemment, rien ne garantit qu'en adhérant à cette conception de la vie, celle d'une « foi en la justice ultime des choses », nous n'aurons pas l'air idiots. Penser qu'un jour nous ne serons pas jugés sur la couleur de notre peau ou sur notre compte bancaire, ou sur notre anatomie ou sur notre genre, mais sur la qualité de notre amour et la trempe de notre caractère, c'est courir le risque du désenchantement et de l'amertume. À regarder les choses froidement, nous sommes encore bien loin d'un tel état de choses, dans la société comme dans l'église. Mais si le ciel et la communauté des bien-aimés ne sont encore qu'un rêve éloigné, qu'on n'entrevoit que « de manière confuse, comme dans un miroir » ; je préfère encore pour ma part vivre avec de tels rêves que survivre sans eux. Car de temps à autre, sur la tombe d'un ami, ou peut-être dans un sous-sol froid et obscur où un enfant, aujourd'hui même, s'assied pour jouer du piano, les rêves et les visions de choses qui semblaient impossibles trouvent le moyen de faire irruption dans la réalité.

Faites le calme en vous, inclinez-vous vers le silence et éprouvez la présence de celles qui vous ont précédées. C'est à nous qu'il revient de décider, au début et à la fin de chaque journée, si l'espérance de l'Évangile « sonne juste » ; ce pari, nous le jugeons au parcours d'une vie d'amour et de deuil, d'appartenance et de rédemption. Quant à moi, j'en suis venu à croire que la vie est trop courte pour ne jouer que dans des cercles étroits et refermés sur eux-mêmes. Nous traversons à tâtons les ténèbres de la foi à la résurrection en tendant la main pour arriver à saisir celle de l'autre. Nous chantons sur la route pour passer de la crainte et de l'hésitation au courage et à une nouvelle espérance. Et c'est en marchant que nous traçons notre chemin.

Translated by the Sisters of Bon Secours